

1866 : Namur face au choléra

Par la Société royale
Sambre et Meuse
www.sambreetmeuse.be

26

« Le 18 juillet, l'épouse T..., 40 ans, journalière, indigente, d'une bonne constitution, habitant une chambre (...) au n° 75 de la rue des Brasseurs, me fit appeler vers deux heures du matin. Elle offrait tous les symptômes de l'épidémie régnante : altération profonde des traits, diarrhée, vomissements, refroidissements, crampes aux membres, constriction à l'épigastre, voix éteinte, sueurs visqueuses. Ses symptômes atteignirent bien vite leur summum d'intensité ».

CES mots sont tirés d'un mémoire du docteur Paul, médecin des pauvres à Namur au moment de la grande épidémie de choléra de l'été 1866. S'ils résument bien les symptômes de la fameuse maladie, ils donnent aussi une idée de la terreur qu'elle a pu engendrer dans la population. Depuis plusieurs mois, le fléau cholérique, comme on l'appelait, se rapprochait de la ville. La presse et les autorités suivaient avec inquiétude sa progression depuis qu'il avait atteint le sud de l'Europe. L'épidémie de 1866, du reste, n'était pas la première du genre : le choléra avait déjà frappé Namur à six reprises. On retiendra surtout les épisodes de 1832 (une vingtaine de malades) et 1849 (un peu plus de 220 victimes).

C'est dans la nuit du 7 au 8 juillet 1866 que commence à Namur cette septième épidémie, la pire de toutes : une femme habitant la rue des Brasseurs meurt de la maladie en quelques heures. Sur ses 28 colocataires (9 ménages vivent dans cette même maison !), 11 seront atteints par la maladie, dont 8 mortellement. Parmi eux, plusieurs enfants.

Face au choléra, les médecins sont relativement démunis. Leurs traitements sont tâtonnants et, selon eux, la guérison d'un malade repose en grande partie sur la solidité de son organisme. Il faut dire que la pathologie cholérique gardait une part d'inexplicable, de l'aveu même des scientifiques. Malgré de nombreuses recherches, sa propagation et sa guérison continuaient à diviser le monde savant.

Les autorités, quant à elles, tentent d'enrayer la progression de l'épidémie. Dès le 11 juillet, la

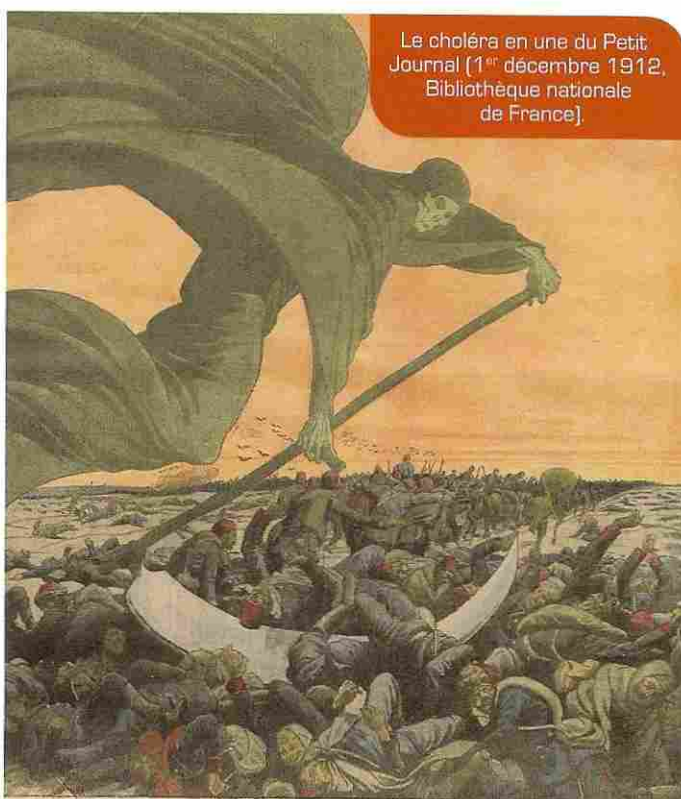


Le choléra vu par le peintre dinantais Antoine Wiertz [L'inhumation précipitée, huile sur toile, 1854, Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique].

Ville aménage un hôpital de fortune dans un local désaffecté du quartier des casernes (local qui, quelques années plus tôt, avait été jugé impropre à l'habitation par l'autorité militaire...). Malgré l'insalubrité notoire du lieu, 172 malades sur 322 y guériront. Dans le même temps, l'autorité communale enjoint les habitants à blanchir leurs murs à la chaux, ainsi qu'à verser des désinfectants chimiques (chlorure de chaux, notamment) dans les uri-

noirs et les gargouilles. Elle multiplie également les appels à la charité en faveur des cholériques, à l'instar de la Société de Saint-Vincent-de-Paul et des curés des paroisses. Enfin, rapidement, le conseil communal se donne le droit d'imposer aux propriétaires namurois des travaux d'assainissement, afin de protéger de l'épidémie les habitations encore épargnées. L'autorité provinciale, de son côté, rassemble toutes les informations disponibles sur les meilleurs moyens de lutter contre l'épidémie, puis les transmet aux administrations communales. Le 4 septembre, le gouverneur Léon de Baillet somme les communes d'interdire les fêtes et les danses dans les lieux publics et de veiller à la fermeture des cabarets aux heures réglementaires. Lors de la rentrée des classes, il prescrit plusieurs mesures d'hygiène à prendre dans les écoles de la province (désinfecter régulièrement les salles, les égouts et les latrines).

L'épidémie de 1866 prend fin le 25 octobre dans la cité mosane. Au total, 1075 Namurois ont contracté la maladie ; 501 en sont morts. Après cet épisode dramatique, le choléra ne frappera plus Namur qu'une dernière fois, en 1893-1894.



Le choléra en une du Petit Journal [1^{er} décembre 1912, Bibliothèque nationale de France].